

VERCINGETORIX

Camille Jullian

VERCINGETORIX



Editions Phoenix

Collection Histoire

© Phoenix France

15 rue des Halles 75001 Paris

ISBN : 978-2-493131-09-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Image de couverture : *Vercingétorix appelant les Gaulois à la défense d'Alésia*, François-Émile Ehrmann (1833-1910) Photo © Clermont Auvergne Métropole, Musée d'Art Roger-Quilliot (MARQ) / Patrick André

PREFACE

Camille Jullian est un historien et archéologue français né à Marseille en 1859 et mort en 1933. Il est surtout connu pour son travail sur l'histoire de la Gaule, en particulier pour son livre *Vercingétorix*, qui est considéré comme un classique de l'historiographie française.

D'origine cévenole, il a passé son enfance à Nîmes, frère de lait de Gaston Doumergue, le futur président de la République française entre 1924 et 1931. Il a poursuivi ses études secondaires au Lycée Thiers à Marseille.

En 1877, Jullian est entré à l'École normale supérieure. Il suit les cours de Vidal de la Blache et de Fustel de Coulanges, et devient ami avec Henri Bergson, dont il éditera plus tard l'œuvre à titre posthume. Il fut influencé par Fustel de Coulanges, dont il compléta plusieurs ouvrages, notamment *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* et *La Gaule romaine* à partir des notes laissées par son mentor.

Après avoir été reçu premier à l'agrégation d'Histoire en 1880, Jullian part étudier en Allemagne à l'Université Frédéric-Guillaume de Berlin, où il apprend l'épigraphie antique, la science des inscriptions, auprès du professeur Mommsen. Il poursuit ensuite ses études à l'École française de Rome de 1880 à 1882. En 1883, Jullian soutient sa thèse de doctorat sur les transformations politiques dans l'Italie impériale romaine à la Sorbonne, et le jury lui rend hommage pour sa « compétence précoce ».

Jullian a commencé sa carrière universitaire en tant que professeur d'histoire au lycée de Marseille, mais en 1891, il a été nommé à l'université de Bordeaux, où il a enseigné l'histoire de la Provence et de la Gaule. Le destin a mené ce Marseillais à Bordeaux, affecté par hasard dans cette ville. Cependant, il est rapidement tombé amoureux de cette cité où il a consacré une grande partie de sa carrière et est devenu le plus grand historien de Bordeaux. La publication en 1895 de *L'Histoire de Bordeaux* est le premier grand ouvrage scientifique et synthétique sur la ville.

En 1901, il est devenu professeur à l'université de Toulouse, où il a continué à enseigner l'histoire de la Gaule. Il devient ensuite professeur au Collège de France en 1905, où il fut nommé titulaire de la chaire des Antiquités nationales. Son travail fut d'une telle importance pour la recherche en histoire antique de la Gaule que la chaire d'histoire de Antiquités de la Gaule a été créée pour lui. Avant les travaux de l'historien, les recherches sur cette période historiques étaient presque vierges.

Une grande partie des recherches de Camille Julian se sont concentrées sur la Provence et la Gaule, qui est devenue son objet d'étude principal. La

monumentale *Histoire de la Gaule* de Camille Jullian a été publiée en huit volumes entre 1908 et 1921. Cette œuvre devient une référence dans le monde universitaire.

Pour Camille Julian, la Gaule, avant la conquête romaine, était une nation à part entière, bien que les peuples gaulois ne formaient pas une ethnie spécifique en raison de multiples métissages dans la préhistoire et la protohistoire. Cette nation était caractérisée par plusieurs éléments communs, tels que l'appartenance à un territoire commun clairement défini par Jules César jusqu'au Rhin, aux Alpes et aux Pyrénées, une communauté de langage, de croyances religieuses ou morales, ainsi qu'une communauté de civilisation matérielle et spirituelle. Il y avait également une communauté de formes politiques, caractérisée par soixante "cités" en deçà du Rhin, avec leur souveraineté, leur monnayage, leurs magistrats, leur clergé druidique et leurs aristocraties foncières et militaires. Jullian attribue à cette nation la première possession de la future France, la création d'une géographie historique de longue durée, ainsi que la création de paysages.

En 1901, Camille Julian publia un ouvrage sur *Vercingétorix*, le héros national, qui eut un immense retentissement et qui fut considéré comme la première étude scientifique en France sur ce personnage historique. *Vercingétorix* est un ouvrage ambitieux qui tente de reconstituer la vie et la carrière de ce chef gaulois qui a mené la résistance contre les Romains pendant la guerre des Gaules. Le livre est basé sur une analyse minutieuse des sources historiques disponibles, notamment les *Commentaires* sur la Guerre des Gaules de Jules César.

Le livre a été très bien accueilli par les critiques et a été salué comme une œuvre majeure de l'historiographie française. Il a été traduit en anglais et en allemand et est encore considéré aujourd'hui comme un classique du genre.

En 1908, Jullian a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'un des plus prestigieux organismes académiques de France, et en 1924, il a été élu à l'Académie française. Il a été reçu à l'Académie française par Anatole France, qui a salué son travail sur l'histoire de la Gaule.

Bien qu'il ait été un grand écrivain et ait été considéré comme un esprit littéraire, Camille Jullian était avant tout un historien honnête et rigoureux, qui avait été marqué, comme beaucoup de sa génération, par la défaite française de 1870. En 1919, il avait été chargé de préparer le traité de Versailles et, mort l'année de l'accession d'Adolf Hitler au pouvoir en Allemagne, l'histoire retient un universitaire dévoué à la nation et à la patrie.

Jullian a continué à enseigner et à écrire jusqu'à sa mort en 1933, où il succombe des suites d'une congestion cérébrale. Sa tombe se trouve au cimetière protestant de Bordeaux.

Nous avons choisi de présenter le livre *Vercingétorix* de Camille Jullian pour son approche historique précise et documentée, ainsi que pour l'importance de ce personnage dans la formation de l'identité nationale française. Cependant, nous tenons à souligner que le récit de la vie de Vercingétorix n'est pas exempt d'interprétations ou d'idéologies, et nous encourageons le lecteur à adopter un regard critique sur l'ouvrage.

O. Franoux

Chapitre 1

LE PAYS D'Auvergne

I. L'Auvergne, Centre de la Gaule



ercingétorix était roi des Arvernes, lorsqu'il dirigea, en l'an 52 avant notre ère, la résistance de la Gaule à la conquête romaine. Les tribus arvernes habitaient l'Auvergne actuelle, Haute et Basse, et la partie méridionale du Bourbonnais. À l'Est et à l'Ouest, leurs limites étaient celles de nos deux départements auvergnats, le Puy-de-Dôme et le Cantal ; mais leur domaine dépassait ces frontières au Nord, où il finissait près de Moulins, et au Sud, où il englobait Brioude et Langeac. La nation possédait donc le milieu et les plus hauts sommets du plateau central.

L'Auvergne est, avec la Bretagne armoricaine, la région la plus ancienne de notre patrie. Au temps où les mers recouvraient presque tout l'espace qui devait être la France, émergeaient déjà les socles de granit où allaient se fixer l'une et l'autre provinces. De tous les grands « pays » gaulois, ce sont ceux dont les destinées ont commencé les premières. Mais, quand les terres nouvelles apparurent, elles se tinrent à l'écart de la Bretagne, et c'est au pied du plateau d'Auvergne que s'étagèrent les calcaires et les alluvions des bassins fluviaux. Il est devenu « le noyau de formation » de la France, et, suivant l'expression des anciens eux-mêmes, « l'échine montagneuse » autour de laquelle s'est développé le système de nos vallées.

Quelques années avant l'ère chrétienne, les géographes commencèrent à bien connaître la contrée qui s'étendait entre les Pyrénées et le Rhin, et où dominait le nom « celtique » : ils purent la voir dans son ensemble, et réfléchir sur elle. Or, le premier sentiment qu'elle leur inspira fut une naïve admiration. Ce pays, dirent-ils, ne peut être le résultat du hasard, il ressemble à l'œuvre faite par un dieu, il est l'édifice bâti par une providence. Son sommet va se perdre dans les brumes du Rhin septentrional ; il s'appuie solidement, au Sud, sur les deux murailles de montagnes des Alpes et des Pyrénées ; il regarde les deux grandes mers du monde, vers lesquelles il ouvre des baies également hospitalières.

Au dedans de ces limites, tout contribue à rapprocher les peuples, à leur donner le désir de se connaître, le besoin de s'entendre, le devoir de s'unir. La société humaine vit des instincts de l'âme et des sentiers de la terre : la nature a fourni à la Gaule les plus admirables éléments de la vie sociale, en lui présentant des routes toutes faites, c'est-à-dire un réseau continu de vallées fluviales. À l'Est, ce sont le Rhône, la Saône et le Doubs, qui vont, d'une même

ouverture, droit du Nord au Sud ; à l'Ouest, ce sont la Garonne et l'Aude, qui divergent dans leur cours, mais dont les vallées se rejoignent ; entre ces deux grandes lignes, la Loire, la Seine et la Moselle s'épanouissent en éventail, nulle barrière ne sépare leurs eaux moyennes, et aucun obstacle sérieux ne s'élève entre leurs voies supérieures et la grande tranchée rhodanienne. Toutes ces lignes de flots mouvants se font suite, et par elles s'appelleront les peuples qui vont habiter sur les rives.

La Gaule, expliquait le géographe grec Strabon, est surtout un entrecroisement judicieux de rivières. Tandis que l'Égypte est le produit d'un seul fleuve, que l'Espagne est une lourde charpente de plateaux, la Gaule est encore l'ingénieuse combinaison de vallées groupées autour d'un donjon central.

Or, celles des eaux gauloises qui ne viennent pas des chaînes frontières, descendent pour la plupart du massif que domine l'Auvergne. Elles grossissent, se transforment, errent et se chargent avant d'arriver à la mer. Mais, si éloignées que soient les embouchures de nos fleuves, ils entraînent presque tous dans leurs eaux du limon des terres centrales. L'Auvergne est la citadelle au pied de laquelle se forment les routes naturelles et nationales du sol français.

II. DES ROUTES QUI Y CONDUISENT

Par sa masse et par sa hauteur, elle commande toutes ces routes. Voici, à droite, la voie du Rhône et de la Saône, par laquelle Grecs et Romains ont civilisé ou conquis le monde barbare, Gaulois et Germains ont envahi le monde classique, la grande voie de lutte et de pénétration du Nord et du Midi. Au nord du Mont Pilat, qui est le premier mont méridional de la France, la coupure de la vallée du Gier s'ouvre entre le plateau central et la plaine du Rhône : elle débouche précisément entre les deux plus importants carrefours de cette plaine, entre le coude du Rhône et l'embouchure de l'Isère, en face de la ville de Vienne qui fut, avant l'arrivée de Jules César, l'avant-poste romain du côté de la Barbarie celtique et germane.

Du haut du Mont Mézenc, qui marqua longtemps, vers le Sud-Est, la fin de la domination des Arvernes, ils voyaient se dérouler au Midi la large plaine narbonnaise, peuplée de villes, encombrée de tribus, riche en cultures, qui s'étalait entre l'Italie et l'Espagne, entre l'Aquitaine de l'Océan et la Ligurie méditerranéenne. Là s'étaient heurtés pour la première fois Hannibal et Rome, dans le duel où se décida le sort de l'Occident. De ce côté, le plateau finissait brusquement, tombant sur la plaine en ravins abrupts ; les Cévennes fermaient, d'une muraille presque sans jointure, l'Auvergne et ses dépendances : à peine çà et là quelques défilés, connus des hommes en temps d'été, tels que le col du

VERCINGÉTORIX

Pal entre l'Ardèche et la Loire, sur la ligne la plus courte qui menât de Marseille à Gergovie.

Au Nord et à l'Ouest, au contraire, point de rampes ardues ni de sentes mystérieuses. Le plateau descendait vers les fleuves en pentes douces, aussi aisément qu'ils descendaient eux-mêmes vers l'Océan. Les Arvernes n'avaient qu'à se laisser glisser, eux et leurs ambitions, le long des cours d'eau de leur pays, pour arriver sans encombre à la Loire et à la Garonne, vieilles routes sans cesse sillonnées de clans en quête d'aventures et de caravanes de marchands.

III. AUVERGNE ET MORVAN

Un seul pays, dans la Gaule centrale, ressemblait à l'Auvergne, et se dressait ainsi en donjon massif au milieu de routes et de rivières : le Morvan, domaine exclusif du peuple des Éduens, était également une citadelle compacte, assise sur un socle de granit ; et de là aussi, des eaux descendaient vers les deux mers, vers la Seine et la Loire de l'Atlantique, et vers le Rhône gréco-romain.

Mais le plateau éduen n'était qu'un raccourci du plateau central ; il n'en avait pas l'étendue, ni les contreforts vigoureux, ni la robuste carrure, ni le noyau retranché ; son sommet le plus élevé (Bois du Roi, 902 mètres) n'atteignait pas la moitié du plus grand puy d'Auvergne (Puy de Sancy, 1886 mètres). Il est sans doute plus près que son rival (mais de si peu) des routes de la Seine et de la Maine : il est en revanche complètement séparé par lui de la route historique des villes du Midi.

Le Morvan eut un seul avantage : il inclinait mollement vers les coteaux et les vallons de la Bourgogne ; et par là les terres éduennes s'unissaient librement aux plaines de la Saône et du Rhône, alors que la principale ouverture de l'Auvergne, la vallée de l'Allier et la Limagne, se dirigeait uniquement vers le Nord. Les Arvernes faisaient front aux bassins de l'Océan ; les Éduens, maîtres de la Côte d'Or, tenaient la tête de cette route, droite et gaie, entremêlée de vignes et d'eaux vertes, qui commence à Beaune et qui finit à la mer des cités antiques. Ceux-là regardaient surtout vers les terres d'où étaient venus les Gaulois ; ceux-ci aspiraient aux pays par où les Romains arrivaient.

Ces tendances méridionales des Éduens étaient fortifiées encore par la situation de leur territoire dans le réseau des vallées fluviales. C'est un lieu de passage et de portage. Veut-on, en remontant la Saône, gagner par le chemin le plus commode la Loire navigable : on pénètre en pays éduen par les vallées recourbées de la Dheune, de la Bourbince et de l'Arroux ; vise-t-on l'Yonne ou la Seine, on a la vallée de l'Ouche, qui conduit chez les Éduens ou chez leurs clients d'Alésia. Routes point trop longues, sans montées terribles, sans

LE PAYS D'AUVERGNE

neiges intolérables : que peuvent être, à côté d'elles, les sentiers du Velay et l'étroite percée du Gier, les seuls passages par lesquels on puisse aborder, en venant du Rhône et du Midi, les terres du peuple arverne ?

IV. ISOLEMENT RELATIF DE L'AUVERGNE

Au contraire, si l'Auvergne domine les plus grandes routes de la Gaule, aucune ne traverse son territoire. Elles le bordent, l'enserrent, forment un chemin de ronde autour du plateau central, elles ne le gravissent pas. Les fleuves y abondent en directions variées : autour du Puy Mary ou du Plomb du Cantal, il y a, dans tous les sens de l'horizon, un rayonnement de rivières tel qu'il ne s'en trouve peut-être nulle part en France. Mais ces rivières ne peuvent recevoir bois ou barques que lorsqu'elles ont franchi les frontières du pays d'Auvergne ; elles ne sont qu'en dehors de lui des chemins qui marchent ou qui portent. La seule qui fût autrefois praticable était l'Allier à partir de Jumeaux, et elle coule vers le Nord.

De tels cours d'eaux étaient de médiocres voies de pénétration. De plus, aux limites mêmes de l'Auvergne, d'épaisses barrières gardaient le pays. Au Sud, les neiges, les forêts, les torrents, sans parler des légendes et des bêtes fauves, rendaient les Cévennes presque toujours infranchissables. À l'Est et à l'Ouest, des bois sans fin, et tout aussi redoutables, arrêtaient le voyageur : Gévaudan, Rouergue, Limousin, Combrailles, Forez, ces pays de sombres profondeurs et de peurs tenaces étaient les voisins immédiats des terres arvernes. Même au Nord-Ouest, du côté de Nérès et de Montluçon, qui appartenaient aux Bituriges, la frontière était marquée par une forêt, celle de Pionsat, chère aux chasseurs de sangliers, aux ermites du Christ et aux dragons de Satan. Sans doute, au Nord, l'Allier donnait un accès facile à ceux qui venaient de chez les Éduens ou les Bituriges, placés, à partir de Moulins, des deux côtés de la rivière ; mais, à cet endroit encore, la marche vers l'Auvergne était entravée par les landes, les étangs et les marécages de la Sologne bourbonnaise, et des bois longeaient les deux rives du fleuve, assez épais pour cacher des milliers d'hommes.

De tous les peuples de la Gaule centrale, les Arvernes avaient reçu en partage le domicile le plus isolé. Aucun n'était mieux chez lui que celui-là, à l'abri des curiosités ou des ambitions voisines. Mais aucun n'avait affaire à une nature plus puissante, à un sol plus robuste ; nul n'avait besoin de plus de travail et de plus de courage.

VERCINGÉTORIX

V. PLATEAUX ET MONTAGNES

Puisqu'en dehors de la Limagne, l'Auvergne manquait de routes naturelles, les tribus qui l'habitèrent ont dû chercher et frayer elles-mêmes leurs pistes et leurs sentiers dans la montagne ; et, comme le rocher est ininterrompu sur 25 et 30 lieues, depuis Riom jusqu'à Mauriac, depuis Langeac jusqu'à Montsalvy, comme il y a, entre le sommet le plus haut et le point le plus bas de l'Auvergne (l'Allier près de Moulins, 209 mètres), 1677 mètres de différence, il a fallu qu'un véritable corps à corps s'engageât partout entre l'habitant et la montagne.

Ce « mariage de l'homme et de la nature », qui forme toute société, a été précédé, sur les plateaux bouleversés de l'Auvergne, par de violentes attaques et des résistances victorieuses. Les rochers voisins du Puy de Dôme, entaillés il y a vingt siècles pour laisser passer la rampe abrupte de la voie romaine, portent la trace visible encore d'un de ces combats. Les sentiers les plus anciens de l'Auvergne ont peut-être été ceux qui, la traversant de part en part, unissaient la Limagne aux bords du Mont Dore, ne reculant devant aucune fatigue : l'un gravissait, au sortir de la vallée de la Dordogne, les pentes escarpées de la Grande Cascade ; l'autre, près de Saulzet-le-Froid, traversait les terres les plus glaciales de la chaîne des Puys.

Sur ces rampes et ces plateaux, il faut batailler à la fois contre la terre qui repousse et contre le ciel qui attaque. L'orage y éclate subitement, en sourds grondements et en pluies diluviennes. C'est le danger qui dut épouvanter le plus les hommes d'autrefois, par sa violence et sa soudaineté. Contre lui, aucun abri n'est assez touffu. En deux heures, une averse de tempête suffit à détruire une route, inonder une ville, engloutir des familles entières. La vie politique et religieuse de l'Auvergne est pleine de la peur de ces ouragans qui brisaient les corps et ébranlaient les âmes. Mais parfois ils tournaient au salut de quelques-uns : à l'époque mérovingienne, la plus fertile de toutes en miracles, la foudre frappait les impies, brûlait les foins, tuait les troupeaux, et ne touchait pas aux tombes des saints arvernes ; si les pluies coupaient les routes, elles respectaient les reliques et aidaient aux conversions. L'homme ne cessait de voir, dans ces violences du ciel, l'acte d'une puissance divine.

Plus haut que ces routes qui sillonnaient le plateau, se dressaient, telles que des statues sur une base commune, les cimes isolées des Puys. L'Auvergne a ceci de particulier qu'elle présente la montagne par-dessus la montagne. Sur la masse, tourmentée et crevassée, de granit et de porphyre, émergent du milieu de leurs coulées de laves les grands sommets volcaniques, le Puy Mary, le Puy de Sancy, le Puy de Dôme. Et aucun d'eux ne ressemble aux autres. Chacun a sa physionomie propre, ses ruisseaux, ses caprices, les couleurs de ses flancs,

LE PAYS D'AUVERGNE

les nuances de ses nuages. Peu de montagnes gauloises étaient aussi personnelles, avaient une individualité plus distincte, plus agissante.

Aux temps reculés, où les tribus humaines redoutaient la plaine découverte et cherchaient dans les montagnes un abri pour leurs villes et un asile pour leur foi, où l'homme, adorateur des hauts lieux, plaçait sur les plateaux solitaires ses cités saintes et sur les sommets les autels de ses dieux, l'Auvergne offrait à une peuplade celtique des ressources intenses de vie publique et religieuse. Pour les aires municipales, elle avait d'imprenables plateformes, telles que celle de Gergovie ; pour les sanctuaires de la divinité, elle avait des sommets magnifiques, ceux des Puys. Certes, elle n'était pas la seule région des Gaules où l'on pût élever des cités dans des conditions pareilles, et le plateau du Beuvray en Morvan, qui portait la ville éduenne de Bibracte, ressemble à celui de Gergovie. Mais, à côté du Mont Beuvray, il manquait aux Éduens un sommet divin, comme celui du Puy de Dôme.

VI. LE PUY DE DÔME

Le Puy de Dôme était pour l'Auvergne à la fois roi légitime et tyran capricieux. Il avait la cime dominatrice de tout le pays. Assurément, avec ses 1465 mètres, elle est moins haute que le Puy Mary ou le Puy de Sancy : mais les anciens ignoraient sans doute cette infériorité, et le Puy de Dôme devait leur paraître plus grand que tous. Les autres se font jour dans des fouillis de montagnes : il se dresse en face de la plaine même, il y prend presque pied, ainsi que le colosse de Rhodes prenait pied dans la mer. Il est, pour tous les hommes de la campagne, importun, obsédant, inquiétant. On ne peut, dans la Limagne, détacher les yeux de la terre sans le voir, lui ou son ombre. Il apparaît à l'extrémité de presque toutes les rues de Clermont. Quand il ne ferme pas l'horizon, il le domine de son buste net, majestueux, sombre, et jamais impassible.

C'est de lui que les paysans de la plaine et les vigneron du coteau attendent, avec angoisse, le salut ou la ruine. Si le soleil sourit sur la cime, la journée sera belle, et on mettra la moisson à l'abri. Mais c'est aussi autour de ses flancs que s'amoncellent les nuages que l'on redoute, et parfois, à les voir naître sur ses pentes, on peut croire qu'il les a formés.

Lui, il ne souffre pas de la tempête qu'il déchaîne. Trouvez-vous sur le Puy de Dôme, à l'une de ces heures d'orage qui terrifiaient les anciens. Le spectacle est émouvant. Au-dessus de la tête, le ciel bleu et un tiède soleil qui caressent les rochers ; aux pieds, les nuages noirs qui se déroulent et la foudre qui crépite. Si Gergovie était un admirable refuge pour les hommes, le Puy de Dôme était

VERCINGÉTORIX

un incomparable séjour pour une divinité : et, lorsque les Gaulois s'y réunissaient près d'elle, ils pouvaient n'avoir plus rien à craindre, si ce n'est l'improbable chute du ciel.

VII. LA LIMAGNE

À côté de ces éléments de grandeur et d'épouvante, le sol arverne renfermait une abondante source de richesse, de travail et de calme : la plaine de la Limagne. Le contraste entre cette claire vallée et l'ombre noire du Puy de Dôme, entre la masse énorme de montagnes qui couvrent les trois quarts du pays et cette couche grasse de limons fertiles, nul peuple ne le présentait en Gaule au même degré que les Arvernes. Seuls encore, les Éduens revendiquaient à la fois les sommets du Morvan et les plaines du Beaujolais et de la Bourgogne : mais, de même que ceux-là étaient moins superbes, celles-ci étaient moins fécondes.

Cette Limagne, où certaines terres valaient récemment 25000 francs l'hectare, exerça sur les anciens un réel enchantement. On la dit « si gracieuse et si gaie ! » répétaient les Barbares. Au printemps, tout y apparaissait vert et fleuri, les prés, les vignes et les blés ; elle n'avait même pas de bois qui fit sur son tapis d'émeraude une tache plus sombre. Elle devint pour les Chrétiens l'image du Paradis, quand du moins l'Enfer ne la troublait pas de ses orages. Les voyageurs s'y arrêtaient, pour oublier la patrie de leur naissance comme dans une patrie du bonheur. Les Arvernes ne s'éloignaient qu'en pleurant de cette terre dont les glèbes renfermaient de mystérieuses richesses, de cette mer d'épis que le vent agitait de vagues sans colères.

L'Auvergne avait donc tout ce qui faisait la fortune foncière d'un Gaulois : le lait des pâturages, le gibier des bois, le blé des plaines.

VIII. SOURCES ET LACS

Dans la montagne même, tout près des plus âpres sommets, se cachaient en replis sinueux des coins charmants de verdure et de fraîcheur. L'Auvergne abondait en gorges étroites et fermées où l'eau demeure éternellement limpide et murmurante, à l'ombre touffue des hêtres et des sapins. Les vallées de la Cère, de la Rue, de l'Allier donnent l'impression d'une longue demeure bien close, faite d'arbres, de roches et de mousses, qui appartiendrait à la même divinité : la source, infinie d'aspects et de voix, grondant, sautillant ou riant, mais toujours attrayante et bavarde. Qu'on s'arrête un instant à rêver le long de la Rue, entre Le Chambon et Condat, dans le dédale des sapinières : nulle

LE PAYS D'Auvergne

part on ne se sentira plus loin du monde, plus près de la nature, plus en contact intime avec elle. Et les ermites chrétiens furent autrefois, dans ces obscures vallées, étrangement heureux.

L'Auvergne était le pays des fontaines vives, pures et saines, qui étaient pour les hommes la condition même de la vie. Elles naissaient partout, subitement, spontanément ; après une pluie, il en sort de nouvelles, même d'entre les pavés des rues ; il est rare que l'on ait besoin de la citerne ou du ruisseau, chaque village a sa source. Au temps où elles étaient des nymphes, l'homme n'avait qu'à les désirer pour les voir apparaître. Au temps où elles dépendaient des ermites, émules de Moïse, il suffisait de leur prière ou d'un coup de leur baguette pour les faire jaillir du rocher, s'épandre dans la plaine, où elles désaltéraient hommes et bestiaux.

Puis, non loin des eaux des sources, mobiles et vivantes, s'étalent les eaux dormantes des lacs et des étangs. L'homme admirait en Auvergne, dans les crevasses circulaires des cratères éteints, des lacs sombres et bleus, aux bords taillés comme à l'emporte-pièce, aux eaux d'une profondeur inouïe, et mystérieuses dans leurs frémissements soudains, qui semblent nés des entrailles du sol : on dirait que leur surface ne reflète point les choses de la terre, mais qu'elle voile celles d'en bas.

Enfin, parmi ces sources, beaucoup n'assurent pas la santé aux vivants, mais la guérison aux malades. Terre des eaux chaudes et minérales, l'Auvergne était, dans la Gaule, le principal réservoir des espérances ou des illusions de ceux qui souffraient. De Vichy à Chaudesaigues, c'était une chaîne continue de lieux salutaires. Aucune de nos grandes stations n'a été ignorée des Romains, et ce sont les Gaulois, sans nul doute, qui les leur ont fait connaître. Vichy était, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, la ville d'eaux la plus en vogue de la Gaule, ce qu'elle est encore maintenant, et peut-être aussi dès lors la plus cosmopolite. Le Mont Dore avait ses dévots, que ne rebutaient pas les averses déplaisantes des jours d'été. Royat eut les siens, et Chaudesaigues, et bien d'autres.

Ainsi, sur ces sommets où se formaient les tempêtes, sous ces roches d'où jaillissaient les sources d'eau claire, dans ces chaudes fontaines qui dissipaient la maladie, l'homme saisissait sur le vif le travail de la nature.

Chapitre 2

LES DIEUX ARVERNES

I. AUVERGNE ET CAMPANIE



ontact avec la nature, c'était rapport avec les dieux. Les terres où la nature fermente, sont celles où les dieux fourmillent. Telle était la Campanie italienne, porte de l'enfer et parvis du ciel, sauvage et bénie, patrie des sources bouillantes, des sommets solitaires, des forêts noires, des lacs inquiétants, région des surprises et des contrastes. Telle était aussi l'Auvergne, le pays gaulois qui ressemblait le plus à la Campanie, comme le Puy de Dôme rappelait le Vésuve, et comme la plaine de Limagne rappelait la terre de Labour.

L'Auvergne fut donc également un sol nourricier de divinités. Elle avait à foison ces sanctuaires où les premiers hommes logeaient les maîtres qu'ils se donnaient, l'immensité des bois, la hauteur des cimes, les fontaines limpides qui se transforment en grands fleuves, les chaleurs des sources, la profondeur des étangs. De tous les Gaulois, les Arvernes étaient les plus exposés à rencontrer des dieux.

II. DIEUX DES BOIS, DES SOURCES ET DES LACS

Les dieux s'y multiplièrent d'abord dans les forêts, « ces temples primitifs de la Divinité », et les troncs rudement dégrossis furent les premières idoles. Une fois sous ces voûtes, les démons ne les quittèrent qu'avec peine : les contemporains de Vercingétorix s'épouvantaient encore à la vue de leurs croupes tortueuses ; et six siècles plus tard, dans les bois de chênes ou de hêtres du Cantal, les reclus chrétiens apercevaient les mêmes monstres à l'entrée de leurs cavernes.

Les plus tenaces des divinités furent celles qui se baignaient dans les sources. On peut même se demander, en songeant que leur popularité est après vingt siècles presque aussi vive qu'aux premiers jours, si elles ne sont pas destinées à survivre à ces grands dieux ou à ces saints notoires que la théologie leur a imposés comme suzerains. La route qui mène d'Autun au Creusot laisse à gauche, après avoir traversé les bois, un étroit et frais vallon qui se dissimule derrière le hameau de Gamay. Il renferme, près du confluent des deux sources du Mesvrin, une minuscule chapelle vaguement consacrée à saint Protais et à saint Gervais : chaque vendredi, des mères y conduisent, dans l'espoir de la

LES DIEUX ARVERNES

guérison, les enfants infirmes. Or on peut voir, encasté dans la frêle muraille de l'édicule, un bas-relief gallo-romain qui représente les images de deux divinités des eaux : ce sont celles qui, il y a plus de dix-huit siècles, présidaient à ces mêmes sources et à des miracles semblables. L'horizon qu'on aperçoit de ce fonds de vallée a varié étrangement depuis les temps gaulois ; aux brouillards qui s'élevaient des forêts, ont succédé les fumées du Creusot : mais les habitudes des dévots n'ont point changé, et si le nom ou le costume de ces humbles dieux se sont transformés, leur âme et leur rôle sont demeurés immuables, comme l'eau des ruisseaux qui leur ont donné naissance.

Aussi ne risque-t-on pas de se tromper si l'on veut, à l'aide des écrits chrétiens et des inscriptions romaines, retrouver la vie religieuse des sources de l'Auvergne dans les temps gaulois. Sous les empereurs, un fidèle apportait à la fontaine de Taragnat une coupe d'argent ; un autre dédiait un anneau de bronze à celle de Vouroux : chacun proportionnait son offrande à sa richesse, mais la piété devait être égale, et tous avaient à cœur de remercier par des présents sincères les génies bienfaisants de ces deux sources. Quelques siècles plus tard, la fontaine de saint Ferréol près de Brioude rendait les mêmes services, par l'intermédiaire du grand saint arverne Julien : ses eaux douces et claires donnaient la vue aux aveugles et éteignaient le feu de la fièvre. De nos jours, la vertu religieuse des sources de l'Auvergne n'a point faibli : jadis, on dressait sur leurs bords une statue au dieu Mars, maintenant on vénère près d'elles une image de la Vierge, et la fièvre s'y guérit toujours.

La ferveur la plus ardente se déployait autour des eaux thermales. Sur ces points, les mœurs ont changé, et l'esprit laïque de la médecine et de la mode a chassé la religion, qui s'est réfugiée vers d'autres stations. Mais, sous la domination gauloise ou romaine, un malade ne séparait pas la force d'un dieu et l'action de l'eau. Les thermes du Mont Dore étaient un temple autant qu'une piscine, et pendant tout le Moyen Age le terrain qu'ils ont occupé s'appela « terroir du Panthéon ». À Vichy, autour des eaux chaudes et sulfureuses qui étaient le salut des malades au teint jauni et l'espoir inutile des pâles phtisiques, il y avait encombrement de dévots, de dieux et d'ex-voto. Toutes les prières n'allaient pas à la divinité de l'endroit. Suivant ses préférences, chaque malade adressait sa reconnaissance au dieu qui l'avait conduit jusqu'à la source. Ceux-ci suspendaient un anneau à l'image de Diane ; ceux-là remerciaient le divin empereur. Mais tous songeaient sans cesse à quelque puissance céleste, et il n'y a pas longtemps qu'on découvrit à Vichy, près d'un seul puits, en un seul trésor, quatre-vingts plaquettes d'argent, obscures et naïves offrandes faites aux dieux guérisseurs.

VERCINGÉTORIX

En Auvergne comme en Campanie les lacs ont longtemps fixé les imaginations craintives. Je ne sais si les Gaulois voyaient sortir les ombres de « l'insondable » lac Pavin, comme les Grecs de Cumes les évoquaient des abords du lac Averno : mais ils plaçaient volontiers dans ces eaux silencieuses et hypocrites l'asile inviolable d'une divinité profonde, qu'il ne fallait troubler que par des présents. Trois jours de suite, sur les bords d'un lac du Gévaudan, la foule des paysans s'entassait pour faire des libations et des sacrifices : elle jetait dans les eaux des pans d'étoffes, des toisons de laine, des fromages, des gâteaux de cire, des pains, sans parler d'offrandes plus riches, et pendant ces trois jours c'étaient des fêtes et des orgies que venaient enfin interrompre les orages suscités par le dieu en colère. Grégoire de Tours affirma qu'un saint prêtre mit fin à la superstition du lac. Il s'illusionnait. Il y a trente ans, elle était fort vivace : le deuxième dimanche de juillet, les campagnards s'y livraient encore, et c'étaient les mêmes présents faits à la divinité des eaux, vêtements, toisons de brebis, pains et fromages, et beaucoup de pièces de monnaie.

III. DIEUX DES MONTAGNES

Les démons des lacs et des forêts étaient redoutés, les déesses des sources étaient charmantes : les dieux qui présidaient aux cimes des montagnes avaient l'humeur moins égale ; leur bonté n'était pas éternelle, ni leur méchanceté durable. Ils étaient tantôt calmes et brillants, comme le soleil qui dorait leurs sommets, et tantôt furieux et farouches, comme les nuages qui s'amassaient sur leurs croupes.

Les collines de moindre importance avaient leur dieu protecteur et éponyme, gardien du village qui habitait tout proche : ce « génie du lieu » était le refuge des âmes dans les moments de doute, tandis que le château-fort voisin devenait l'asile des misérables au temps des invasions. Il y eut un sanctuaire payen sur cette pieuse colline de Brioude que devait plus tard dominer l'église de Saint-Julien ; un autre, à Lezoux, groupait à ses pieds la plus industrielle des populations arvernes ; et de la hauteur de Saint-Bonnet, un dieu commandait à la plaine où s'élèvera Riom l'intelligente.

Mais les divinités des hauts lieux de l'Auvergne furent vite reléguées dans l'ombre par celle du Puy de Dôme, Dumias, ainsi qu'on l'appelait : nom à la fois du dieu et de la montagne, *nomen* et *numen*.

Le Dôme était visible de partout : son dieu était présent partout, il fut roi et maître, ainsi que le sommet lui-même. À quoi bon s'adresser à de moindres génies, quand la puissance de la cime faisait à elle seule la richesse ou la ruine de la plaine entière ? L'obéissance va au plus haut, la piété au plus utile. Chez

LES DIEUX ARVERNES

d'autres peuples, par exemple chez les Éduens, les sanctuaires de montagnes se sont multipliés : le mont Saint-Jean, le mont de Sène et bien d'autres, avaient le leur ; toutes ces hauteurs se ressemblaient plus ou moins, aucune de leurs divinités ne prit le pas sur les autres : la religion, dans les campagnes éduennes, tendit à se maintenir dispersée. En Auvergne, la suprématie du Dôme fut reconnue sans peine. Autant que l'unité religieuse pouvait exister dans ces populations à la pensée courte qui adoraient le dieu le moins éloigné, le Puy de Dôme assura chez elles une communion de culte ; éloignés de leur patrie, c'était à leur grand dieu que les Arvernes envoyaient leurs souvenirs et adressaient leurs sacrifices.

Il arriva chez eux ce qu'il était advenu, cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne, dans les bourgades latines. Les divinités abondaient sur les terres du Latium, et elles étaient toutes de même nature que celles de l'Auvergne : elles habitaient les collines, les forêts, les sources et lacs. Mais elles reconnurent comme dieu suprême celui du Mont Albain, qui dominait la plaine et les rochers de ses deux mille coudées, et qui ne tarda pas à devenir le Jupiter Latiar, le Jupiter souverain du peuple latin.

IV. LES GRANDS DIEUX ET LEURS RÉSIDENCES

En Gaule ainsi qu'en Italie, dans l'Auvergne ainsi que dans le Latium, les dieux locaux, c'est-à-dire fixés à une parcelle du sol, à un lambeau de territoire, au domaine d'une tribu, furent, les uns après les autres, rattachés à des divinités puissantes et universelles, de qui ressortirent, sinon tous les hommes et tous les lieux, du moins tous les hommes de la race et tous les lieux qu'elle avait en partage. Quelques êtres célestes surgirent, dont les noms évoquèrent l'idée de personnes vivantes et définies, Jupiter ou Mars en Italie, et, en Gaule, Teutatès, Taranis, Ésus, Bélénius.

Il arriva souvent que ces croyances à de plus grands dieux furent encouragées par les prêtres, supérieurs au reste du peuple par l'intelligence et par l'ambition, mais sans doute aussi par la bonté et par le désir du calme et de l'union. Car l'humanité s'élève en même temps que ses dieux grandissent, et le plus honorable est parfois le plus lointain ; si les sanctuaires locaux engendraient les luttes civiles, les tribus d'une même nation avaient un nouveau motif de s'unir quand elles voyaient un dieu souverain au-dessus de leurs génies particuliers.

En Gaule, les druides paraissent avoir été, je ne dis pas les initiateurs, mais les propagateurs de ces dieux à nom propre et personnel, de ces cultes à portée lointaine et à vaste horizon, et gros d'ambitions celtiques. Ils étaient les arbitres

VERCINGÉTORIX

des sacrifices voués à ces puissances célestes, et pendant longtemps ils ne doivent pas avoir séparé leurs intérêts sacerdotaux de la cause des grands dieux gaulois.

Ceux-ci ne détruisirent pas cependant les génies des montagnes et des fleuves, pas plus que le règne de Mars ou de Jupiter ne mit fin à la sainteté populaire des collines et des bois de la campagne romaine. Seulement, presque toujours, ces génies se transformèrent, élargirent leur nature, et devinrent les avatars locaux d'une divinité plus importante ; ils furent, si l'on peut dire, la présence réelle d'un grand dieu sur un petit territoire. Les sources de Vouroux et de Taragnat, les montagnes de Brioude et de Saint-Bonnet servirent de lieux de séjour à un Apollon ou à un Mars gaulois, et leurs anciens génies ne furent plus que les Apollons ou les Mars « de l'endroit ». Ces dieux souverains, dont le domaine était infini, se ménageaient ainsi de petites et fort nombreuses résidences.

V. TEUTATÈS AU PUY DE DÔME

Le principal de ces dieux gaulois était Teutatès. Il prit pour lui les plus hauts sommets, ainsi qu'avait fait Jupiter en Italie, et il s'installa au Puy de Dôme, le plus digne des sanctuaires que la nature lui ait bâti dans la Gaule.

Ce dieu gaulois a laissé aux Romains un terrible souvenir : c'était une divinité farouche, féroce, ivre du sang des hommes, « *immitis placatur sanguine diro* », disait le poète Lucain. Les sacrifices humains étaient fréquents à ses autels, et les druides étaient les ministres ordinaires de ces rites barbares. Mais les Romains et les Grecs, qui insistaient sur ces horribles détails, oubliaient que leurs dieux avaient pendant longtemps aimé les victimes de ce genre, et que les combats de gladiateurs ne différaient ni par leur origine ni par leur caractère des holocaustes d'hommes chers à Teutatès. Il n'est aucune religion ancienne qui n'ait dans son passé une tare de ce genre. D'ailleurs, Teutatès ne paraît pas plus cruel qu'Ésus ou que Taranis : de tels usages étaient le crime du culte et non pas la faute du dieu.

En revanche, le roi du Puy de Dôme et des Arvernes prit, peu à peu, une allure sympathique qui démentit les rites de ses autels. Si ce sont les druides qui ont arrêté les traits de sa physionomie, ils l'ont fait fort semblable à l'Hermès grec et au Mercure romain, qui étaient des divinités aimables et intelligentes. Le Teutatès des Celtes ne leur était point inférieur : c'est lui qui avait inventé les arts dont vivait l'industrie humaine ; il encourageait les marchands et favorisait la fortune, il protégeait les voyageurs et guidait les

LES DIEUX ARVERNES

caravanes ; c'était le dieu des sentiers paisibles, des ateliers actifs, des foires populeuses, des réunions d'hommes groupés pour le travail.

Peut-être eut-il un rôle plus important encore, s'il est vrai que son nom signifie « le dieu du peuple ». Ne serait-ce pas alors, tel que le Wotan des Germains et le Iahvé des Juifs, le « dieu politique » par excellence du nom celtique, présidant aux assemblées de la nation sur les montagnes saintes, la tirant de la servitude et la conseillant dans la liberté, ouvrant aux marches pacifiques les grandes routes de ses domaines, maître de toutes les tribus et de toutes les cités, et planant au-dessus des Arvernes et des Éduens comme Iahvé au-dessus d'Israël et de Juda ? Mais qui pourra jamais transformer en vérité cette séduisante hypothèse ?

Ce qui demeure certain, et ce qui est fort étrange, c'est que les Gaulois, qu'on disait les plus destructeurs des hommes, avaient fini par préférer à leur Mars, ce détrousseur des grands chemins, leur Mercure, ce bon gardien des routes, au dieu qui tue celui qui amasse. Peut-être est-ce encore aux leçons des druides qu'il faut rapporter le mérite de cette singulière union entre un peuple batailleur et une divinité pacifique. En tout cas, le grand dieu gaulois était plus vif et plus gai que Jupiter romain, ennuyeux et dominateur, que Mars latin, solitaire et grossier. Teutatès se fût moins entendu avec eux qu'avec Hermès et Athéna : il était sur le chemin de l'Olympe grec, plutôt que sur celui des divinités italiotes. C'était, tel que le définit César lui-même, le symbole du progrès humain. Il habitait sur l'âpre sommet du Puy de Dôme, mais il regardait vers la Limagne féconde.

Découvrez la suite de *Vercingétorix*
en achetant le livre !

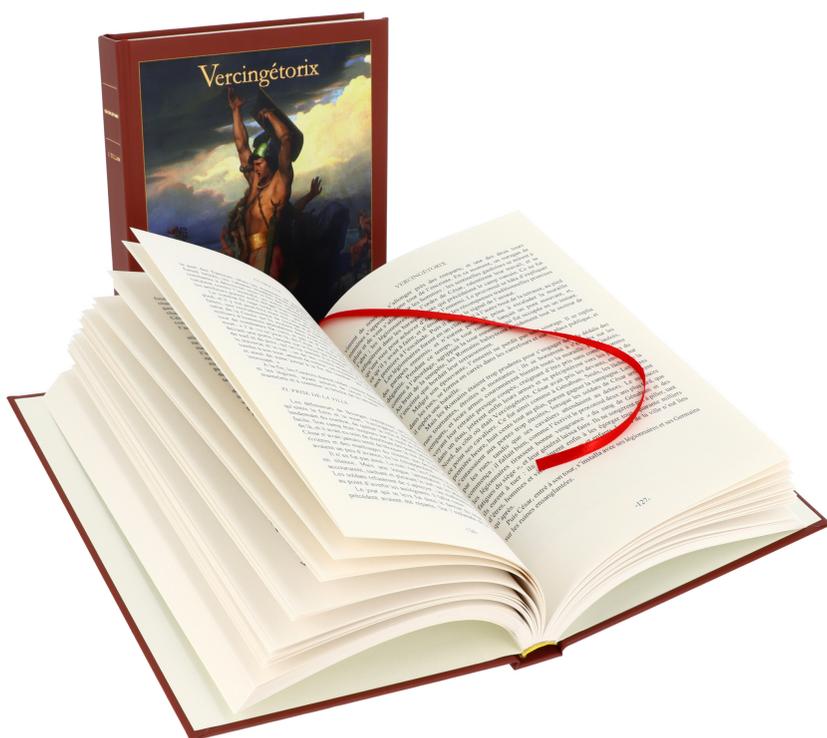


TABLE DES MATIERES

PREFACE.....	1
<i>Chapitre 1</i> LE PAYS D'AUVERGNE.....	5
<i>Chapitre 2</i> LES DIEUX ARVERNES	13
<i>Chapitre 3</i> LE PEUPLE ARVERNE.....	19
<i>Chapitre 4</i> LA ROYAUTÉ ARVERNE ; BITUIT.....	31
<i>Chapitre 5</i> CELTILL, PÈRE DE VERCINGÉTORIX	43
<i>Chapitre 6</i> VERCINGÉTORIX, AMI DE CÉSAR.....	53
<i>Chapitre 7</i> LE NOM DE VERCINGÉTORIX	65
<i>Chapitre 8</i> VERCINGÉTORIX, CHEF DE CLAN	69
<i>Chapitre 9</i> LE SOULÈVEMENT DE LA GAULE.....	77
<i>Chapitre 10</i> L'EMPIRE GAULOIS	89
<i>Chapitre 11</i> LE PASSAGE DES CÉVENNES PAR CÉSAR	101
<i>Chapitre 12</i> AVARICUM	111
<i>Chapitre 13</i> GERGOVIE.....	129
<i>Chapitre 14</i> LA BATAILLE DE PARIS ET LA JONCTION DE CÉSAR ET DE LABIENUS	151
<i>Chapitre 15</i> L'ASSEMBLÉE DU MONT BEUVRAY	159
<i>Chapitre 16</i> DÉFAITE DE LA CAVALERIE GAULOISE	167
<i>Chapitre 17</i> ALÉSIA.....	177
<i>Chapitre 18</i> VERCINGÉTORIX SE REND À CÉSAR	203
<i>Chapitre 19</i> L'ŒUVRE ET LE CARACTÈRE DE VERCINGÉTORIX..	211
<i>Chapitre 20</i> SOUMISSION DE LA GAULE ET MORT DE VERCINGÉTORIX.....	225
<i>Chapitre 21</i> TRANSFORMATION DE LA GAULE	233
<i>Notes</i>	239
TABLE DES MATIERES.....	259

Editions Phoenix

Collection Histoire

1. *Histoire de France*, Jacques Bainville
2. *Napoléon*, Jacques Bainville
3. *Clovis*, Godefroid Kurth
4. *Histoire de la Révolution Française*, François-Auguste Mignet
5. *Charlemagne*, Arthur Kleinclausz
6. *Jeanne d'Arc*, Henri Wallon
7. *Le Siècle de Louis XIV*, Voltaire
8. *L'Épopée des Croisades*, René Grousset
9. *Philippe Auguste et son temps*, Achille Luchaire
10. *Vercingétorix*, Camille Jullian
11. *La Monarchie de Juillet*, Sébastien Charléty



<https://editions-phoenix.fr/>